

PRÉFACE

LÀ OÙ LA MORT EST AMIE (Ou l'immatérialité des rythmes intérieurs)

Il n'est pas douteux qu'avec la publication inattendue du volume "*Poesia Oberta*" en 1990 - qui rassembla d'un seul coup et mine de rien quarante ans de silencieux, incessant et souvent inédit travail poétique, Jep Gouzy s'est placé, du jour au lendemain, au premier plan non seulement de la poésie roussillonnaise moderne, mais encore de la poésie catalane "tout court". Il est évident que très peu d'œuvres publiées dernièrement, renferment une telle diversité de propositions esthétiques, de pôles d'intérêts, de noyaux de tension, de prises de position diverses : un arsenal authentique d'émotions et de réflexions, tonique comme la vie elle-même.

Il semble même que l'œuvre de Jep Gouzy se propose de donner forme et expression aux multiples "moi" qui l'habitent, et ainsi chaque nouveau livre a toujours d'emblée la vertu de nous surprendre et, souvent, de nous éblouir face aux poètes qui sont à composer toujours une même œuvre; dans le cas de notre auteur, il est tout à fait impossible de prévoir ce que sera son nouveau message parce qu'un de ses objectifs premiers paraît être justement de se démarquer constamment de lui-même. En ce sens je pourrais bien dire que chaque nouveau livre tend à être comme un concert dans lequel jouent pour la première fois des instruments et des chanteurs chevronnés,

mais avec l'inépuisable "background" de leurs propres traditions, la catalane et la française, bien sûr, et, si vous voulez aussi, une plus particulièrement roussillonnaise, et une autre occitane, et de tant d'autres qui sont le fruit d'un don particulier de métissage - et un instrument, la langue, la sienne avec laquelle il sait qu'il peut tout faire, qu'il doit tout faire, pour que seulement en la flattant et la torturant, il puisse atteindre l'ineffable arrachement des sons souhaités.

Depuis ce mega ou macroconcert de "*Poesia Oberta*" - une sorte de festival de l'île de Wight mais davantage situé à Pau et à Saint-Féliu d'Amont, ses îles privées, Jep Gouzy, comme un Léonard Cohen, comme un Van Morrison nôtre, chaque x temps décide d'entreprendre une tournée à travers les terres de langue catalane afin de présenter son nouveau répertoire. Parfois il joue avec son orchestre (et les disques, pardon, les livres qui ensuite en jaillissent, n'en finissent pas de refléter toute la magie de ses concerts), parfois travaillant en solitaire, il se sert seulement d'un unique instrument différent à chaque occasion. C'est dans cette dualité de registre que nous devons situer la dernière œuvre postérieure à "*Poesia Oberta*", c'est-à-dire, "*Les eloqüències del silenci*" (1991) une de ses œuvres maîtresses, presque de lecture obligée pour quiconque veut se sentir d'un temps et d'un lieu, "*Bruses's blues*" (1994), "*Els llavis blaus de la nostàlgia*" (1997), et "*Paraulas d'unes nits de maig*" (1999), tous des recueils dans lesquels l'auteur fait surgir la poésie de la prose plus quotidienne de la vie, c'est-à-dire, de lieux et de situations d'où justement elle semble absente. Soit dit en passant, avec ces derniers livres Jep Gouzy atteint une désinvolture, une effronterie et une carrure poétiques, qui le transforment sans doute, lui presque septuagénaire, en un des auteurs les plus jeunes de notre littérature !

Est-il donc nécessaire de présenter une voix aussi particulière que la sienne ? Non, en aucune manière, c'est évident. Mais si me le demande l'auteur lui-même, tel qu'il est, je ne puis lui refuser : c'est tout un défi précisément car sa poésie n'est pas une poésie que l'on puisse expliquer ni rationaliser. Comme je viens de le dire, elle est une partie d'un ensemble musical et cela la rend étrangère à toute forme de discours (elle en est plutôt allergique). Nous devons l'écouter - oui,

l'écouter beaucoup plus que la lire comme si nous nous trouvions dans une taverne sombre et enfumée où soudain quelqu'un se mettrait à jouer du saxophone et enchaînerait toute une suite de mélodies semblant venir de nulle part sans savoir où elles vont, quand à la fin nous nous rendrions compte que, tout au contraire, nous n'avons pas quitté notre place, mais nous en avons été absents un grand moment, grand et profond, oui - et maintenant nous sommes devenus bons et nous nous sentons différents, comme reconstruits, comme si cette musique, d'abord incompréhensible, nous avait douchés et rafraîchis et laissés plus ardents face à la vie, ses incessants stimulants, cette armée jamais satisfaite qui toujours nous assiège. Ah, maître Gouzy, que vous jouez bien ! Combien lointains nous semblent, au début, vos accords, et comme, peu à peu, ils nous enveloppent et nous paralysent dans leurs filets mélodieux qui se font et se défont comme des vagues de passion mortelle. Souvent la poésie naît d'une image - verbale ou plastique - qui s'impose à nous par-delà la raison, et chaque poème n'est rien sinon une tentative de la recréer tout en la préservant, de faire en sorte d'entrer en elle et de trouver en elle - de lui dérober quelque pensée. Des images qui nous semblent chargées - ou même gonflées d'un surcroît de pensée qui, au début "seulement" nous fascine, mais ensuite exige de nous une forme ou une autre de réponse. Tant les poèmes de la première partie que ceux de la seconde du livre que nous vous présentons aujourd'hui, "*Cementiri de Port-Louis...i un mirall trenca*", sont une réponse à ce genre d'illuminations; d'épiphanies ou d'apparitions.

Dans le premier cas, est traité le pouvoir créateur et fertile d'une unique image (celle d'un robuste coureur de fond vu depuis le cimetière de Port-Louis, aux Antilles) dans l'autre cas d'une suite d'images autour de ceux qui pratiquent le sport de compétition.

Un fil conducteur, donc, rattache ses deux "suites" apparemment si différentes. Mais si la première apparition a quelque chose d'immédiatement symbolique et surréaliste (elle pourrait presque être une sorte d'hallucination), la seconde, elle, est faite d'images qui d'abord semblent beaucoup plus ordinaires et donc, dépourvues d'une quelconque charge

connotative. Ainsi la réussite de cette seconde partie réside dans le fait d'avoir su extraire, - ou suivant comme, donner - relief et souffle là où justement il semble ne pas y en avoir et montrer comment, autant dans un cas comme dans l'autre, autant dans un espace sacré que dans un espace profane, autant dans le monde de la transcendance que dans celui de la quotidienneté plus compétitive - sont réalisables les épiphanies : les intersections entre le temporel et l'intemporel, ces "*moments dans et hors du temps*" dont parle T.S. Eliot dans les "*Quatre Quartets*", grâce auxquels il nous est donné de nous soustraire à nous-mêmes, d'acquérir simultanément la double qualité d'acteurs et de spectateurs, d'atteindre une certaine sagesse et revenir au dur royaume de chaque jour régénérés où à tout le moins, chargés d'énergie, (une énergie que nous pouvons trouver, sans aller plus loin, dans un cimetière comme celui de Port-Louis "*où la mort est amie/ et semble comme une main étendue/ comme un pont dans le silence extrême...*")

Dans la première partie de ce nouveau livre, c'est à partir du contraste, du choc soudain entre l'irruption de la vie puissante et pleine d'efforts du coureur de fond (le corps noir et huileux de celui qui "*nous laisse pensifs (..) vides et déconnectés comme si le bitume de la route était la vie inutile*" et la mort de ces tombes léchées par la mer ("*une mer sans signification qui s'approche des morts et leur sert le sel / et le pain pour une longue et infinie éternité d'oubli*"), que l'auteur construit une "suite" de quinze poèmes autour de ces deux pôles et de sa propre vie en commun antillaise, la mutuelle fertilisation à laquelle nous semblons condamnés :

*"La mort là est l'ombre de la vie
et la vie est la porte ouverte de la mort."*

Dans la seconde partie, Jep Gouzy, tout en faisant un de ses sauts acrobatiques dont il a l'habitude, déplace le regard vers un genre bien différent d'activités, les stades, les pistes ou les nombreux terrains où se passent les moments très forts des compétitions sportives, et assimile certains de ses protagonistes à d'authentiques acteurs de drame, masques ou personnages de théâtre avec lesquels il s'identifie afin d'explorer une autre sorte de "*moments dans et hors du temps*" : ceux de

l'effort maximum - parfois surhumain et total - pour atteindre des bornes précises, celles qui séparent la gloire du succès de la chute dans l'échec parce que *"l'homme qui court, dans son effort/ dans sa capacité d'aller jusqu'aux limites/ de la lune est une flamme d'illuminations réelles"* (plus loin, le poème "Danse" nous dira que *"l'effort athlétique est la nécessité de chaque instant"* et, dans "Football 3", *"poing précis ou main ouverte, athlète, image de tous les instants de la vie"*) C'est à dire, la pratique du sport non seulement vécu au niveau de l'esthétique mais aussi, de l'éthique, comme un domaine de conscience, d'apprentissage pour tendre vers une plus grande lucidité.

Amants marins,

nous sommes, nous, les navigants des éternités. Mais amants / de quoi ? Du silence? Il n'y a pas de silence. De la mer ? / La mer est infidèle. Alors, de la mort ? La mort n'a pas d'amants, / elle n'a que des rencontres obligatoires avec nous en un quelconque moment. La tranquillité est un mensonge.

Pour paradoxale, donc, qu'elle puisse nous paraître, la pratique du sport - ramenée à ses origines, c'est à dire vécue depuis une innocence primitive qui, à notre époque n'est, évidemment, pas de mise - peut nous confronter avec nous-mêmes de façon éclairante : le *"moi"* s'y projette, s'y dissout, s'y annule et s'y retrouve comme dans d'autres expériences humaines de haute intensité (nous pourrions presque parler en termes d'"Erlebnis", d'authentique Événement : moments où la Vie semble se vivre elle-même) Et tout cela n'a rien d'étrange parce que situé dans *"des sports où le corps et l'esprit se retrouvent"* comme nous le dit bien l'auteur dans le dernier poème du livre.

Alex Susanna